



A la surface de Mars – Wilfrid de Fonvielle (1901)

Fantaisie d'astronome publiée dans le Journal des Voyages de Février 1901

Après deux longues années d'hésitations, l'Académie des sciences de Paris a accepté le legs de cent mille francs constitué par la veuve Guzman pour récompenser l'auteur des communications interplanétaires. La prime est assez belle pour que j'essaie de la gagner. En conséquence, j'ai formé le projet de me mettre en communication personnelle avec la planète Mars. Les circonstances sont favorables.

En effet, de magnifiques observations viennent d'être faites à Flagstaff (*Flagstaff*), dans l'Arizona : elles seront répétées dans deux, quatre et surtout six ans, dans des conditions bien autrement favorables. Dans deux ans, la planète qui se trouve au bout lointain de son orbite s'approchera énormément de nous ; la lunette déjà si puissante de Mr Louell (*Lowell*) sera certainement éclipsée par la grande lunette de l'Exposition que l'on placera au sommet du Mont Blanc, dans l'observatoire Janssen, non plus à 2000 mètres au dessus du niveau de la mer, mais à 6000. En outre, MM. Lumière et ses fils auront complété la découverte d'une préparation photogénique d'une puissance énorme avec laquelle on pourra sensibiliser les pellicules Dagron, qui ont servi pendant le siège de Paris et dont l'homogénéité est absolue. Le résultat de la visite que nous allons faire à notre sœur céleste sera soumis à un contrôle si sérieux, qu'on ne pourra nous refuser de reconnaître nos titres.

Nous nous sommes associés dans cette tentative à un habile artiste dont le talent a deviné ce que deviendront nos grandes villes lorsque la conquête de l'air sera réalisée : M. Robida joignant son inspiration à la nôtre, nous sommes certain d'emporter le prix proposé, et de ne pas le laisser moisir comme il arrive pour celui qu'a créé cet infortuné Bréant. Lançons-nous hardiment sur les traces de Goethe, et écrivons-nous comme lui : « Debout, ô écoliers, plonge ta poitrine terrestre dans le rouge du matin ! »

Pour rapporter de Mars des notions exactes, sur lesquelles l'imagination n'ait pour ainsi dire aucune prise, il n'est pas nécessaire que notre corps traverse matériellement le grand abîme. On a point à employer le gros canon de M. Jules Verne, non plus que la fusée volante de l'Allemand Ganzwindt ; nous avons à notre disposition la raison, cet élément divin qui a déjà découvert tant de merveilles dans le monde infini des cieux, en partant de données moins précises que celles que l'observatoire d'Arizona, sans parler des autres, nous a données sur la nature de la planète Mars.

S'il s'agissait d'un monde lointain, comme Jupiter et Saturne, dont les éléments astronomiques diffèrent énormément des nôtres, où l'attraction est énorme, où la chaleur solaire est presque nulle, nous pourrions craindre de nous laisser égarer ; mais il y a point à redouter d'erreur dans une étude d'un globe si semblable à notre terre, où tout est analogue, ou même pareil, et sur lequel la science positive a recueilli déjà tant de documents certains, incontestables ; n'en possédons-nous pas jusqu'à des mappemondes, mises en doute par le trésorier de la Société astronomique de France ?

Les anciens étaient excusables de laisser leur génie emprisonné à la surface de la terre. Ils étaient loin d'en faire la conquête, de même qu'ils n'avaient souci d'en faire le tour, car ils ne se doutaient même point qu'elle fut ronde. Ils avaient moins de rapports avec l'autre continent que nous n'en avons aujourd'hui avec la planète Jupiter.

Leur pensée n'y étouffait point encore ; elle ne la traversait pas de part en part en quelques secondes.

Ils croyaient l'espace céleste peuplés par des corps surnaturels. C'était des anges ou des dieux qui seuls pouvaient habiter des globes parfaits, façonnés avec un feu pur ! Mais Galilée nous a montré l'absurdité de toutes croyances. Il nous a fait voir que les terres du ciel sont des agrégats de matières semblables à la terre. Depuis trois siècles tous les aérolithes tombés du ciel ne nous ayant apportés que des substances déjà connues de nos chimistes, nous sommes assurés de n'avoir autour de nous que des échantillons de tout ce qui se trouve dans le monde solaire. Autour de nous, la vie a produit également des spécimens de toutes les formes possibles. Nous savons donc que partout il s'est développé à la surface des globes divers une créature raisonnable, ou du moins pouvant l'être, su elle fait un usage décent de la liberté que lui a impartie le Créateur.

Du reste, l'histoire terrestre de Mars nous offre déjà plus d'un exemple de l'espèce de divination dont les poètes et les philosophes sont capables. Kepler, dans ses Harmonies du monde, avait vu intellectuellement deux satellites de notre petit frère d'en haut ; Voltaire les fait même également rencontrer par Micromegas dans son voyage de menue navigation interplanétaire !

Fontenelle avait prévu, à la fin du XVII^e siècle, que l'homme de Mars était arrivé à un état de civilisation bien plus avancé que le nôtre. En effet, il engage ses contemporains à se préoccuper de la conquête de l'air, s'ils ne veulent qu'un jour, prochain peut-être, les Marsiens ne viennent les surprendre et les conquérir. Il leur rappelle ce qui est arrivé aux Caraïbes, lorsqu'ils ont vu les Espagnols sortir de leurs caravelles, ayant pour montures des monstres étranges, et pour armes des tubes qui vomissent le tonnerre !

L'analyse spectrale, qui permet de déterminer exactement la nature des atmosphères enflammées des soleils lointains, est un guide étonnamment précis, en quelque sorte infaillible, lorsqu'il s'agit de déterminer la composition de l'air de Mars.

Elle nous montre que les animaux y trouvent de l'oxygène, dont leurs poumons ont besoin pour respirer à la manière des nôtres. Elle nous apprend, de plus, que la vapeur d'eau y existe, mais en quantité assez faible.

Cette circonstance explique parfaitement pourquoi le ciel de Mars est presque constamment pur. Quelques fois il est un peu troublé, mais rarement assez profondément pour que les traits caractéristiques de la surface nous soient cachés. Nous connaissons la topographie de Mars presque aussi bien que si nous l'habitions, beaucoup mieux que nous ne connaissons la géographie de l'Afrique avant le siècle qui vient de finir.

Plût au ciel que nous connussions la configuration des pôles de la terre aussi nettement que celle des pôles de Mars. On ne verrait pas tant d'explorations infructueuses amener périodiquement la mort des héros de la géographie militante. Par un effet singulier, parfaitement expliqué, et qui jette un jour éclatant sur l'ensemble de la nature marsienne, le soleil déblaie complètement les régions arctiques et antarctiques de notre sœur céleste, quoiqu'elle soit éloignée, non pas de 150 millions, comme nous, du foyer, mais de près de 250 millions de kilomètres.

Ces particularités tiennent à ce que la pesanteur possède une intensité trois fois moindre, et que l'attraction comprime moins les ondes diaphane du milieu aérien.

Les conditions pour l'accomplissement des voyages aériens sont à peu près les mêmes qu'ici-bas. En effet, si le poids des volants est moins considérable, la résistance de l'air est également minime. Les oiseaux ne sont donc pas plus communs ni plus gros que chez nous. Mais ce qu'il est important de faire remarquer, ce sont les modifications nécessaires que cette circonstance a introduites dans l'organisation de l'homme de Mars, de l'être que les Buffons de là-haut ont appelé le roi de la nature. En effet, c'est dans son intelligence que s'est développée l'étincelle divine.

Dans l'aspect général des peuples de Mars, ces différences, quoique profondes, n'ont pas établi de variations bien sensibles. Ils ne sont pas devenus des cyclopes, il ne leur a pas poussé des ailes, mais leurs organes de locomotion et de propension se sont affinés et rapetissés. Comme leur taille moyenne est moindre que la nôtre, à cause du plus faible diamètre de leur globe, ils ont un air mignon, gracieux, et leur tournure est très élégante.

Leurs paysans ressemblent à des vrais aristocrates d'Angleterre. Comme ils ont besoin de respirer une moindre quantité d'air, leurs narines sont moins proéminentes. Leurs aliments sont plus délicats, moins volumineux, et, par conséquent, leurs bouches sont en général moins grandes.

Quant aux femmes, leur type s'approche beaucoup de celui que les poètes de la terre considèrent comme la perfection. Dante n'aurait pas eu besoin de voyager longtemps à la surface de Mars pour rencontrer sa Béatrice ! Homère, s'il avait recouvré l'usage de ses yeux, y aurait vu plus d'une Hélène, en présence de laquelle les plus vieux Troyens oubliaient, comme ceux d'ici-bas, et leur âge, et leurs infirmités, et les malheurs de leur patrie.

Les systèmes circulatoires et respiratoires n'ayant point absorbé autant de place dans le développement organique, le cerveau a pu s'épanouir plus librement tant chez les hommes que chez les femmes. Il en résulte que les Marsiens ont une tête relativement plus grosse que la nôtre, mais pas assez pour produire un effet disgracieux. Les êtres délicats et charmants, que la phtisie immolerait chez nous, prospèrent à merveille dans les pays de Mars et en font le plus splendide ornement.

Dans une planète où la force physique est peu de chose, on comprend facilement que le femme soit devenue reine, et que les Sémiramis soient plus communes que les Césars. Partout où il y a des couples royaux, les rois sont réduits à l'état de princes consort et les peuples ne s'en plaignent point.

Tout cela est admirablement d'accord avec ce que nous apprend l'analyse télescopique. En effet, ce qui caractérise la planète, c'est qu'elle porte la marque d'un état de civilisation très avancé.

Les vallées dont la direction générale est du Nord au Sud, c'est-à-dire le long du méridien, ont été rectifiées depuis des siècles ; elles servent à guider les eaux dans leur migration annuelle du pôle boréal au pôle austral ou vice versa. Comme à la surface de la terre, il y a, à la surface de Mars, des armées ; celles de Mars sont de beaucoup les plus nombreuses et les mieux disciplinées, mais elles ne font couler que de la sueur et non du sang, car elles sont consacrées à l'exécution de grands travaux de terrassement que les peuples de la planète mettent leur gloire à exécuter. Ils ont depuis longtemps des tribunaux d'arbitrage pour vider les querelles entre nations.

Mais si les nations se disputent, ce n'est pas pour la possession d'un lambeau de terre, mais pour la gloire d'avoir été utiles à l'humanité dont elles font partie. Les arbitres ont donc l'agréable tâche de mesurer la part qui revient à chacun dans une lutte dont le bien universel et l'utilité général sont le but commun. Cette planète ne nous donne cependant qu'une image affaiblie de ce que serait la terre si la violence de nos passions, c'est-à-dire de nos appétits matériels, ne nous empêchait de jouir en paix des biens beaucoup plus nombreux dont nous avons la libre disposition. Car chez nous le soleil est plus ardent, et l'eau n'a pas besoin d'être aménagée avec tant d'efforts.

C'est pour cela que les études de Mars sont de plus hautes importances, car chaque apparition nous apporte de nouvelles lumières sur un état social dont nous apprécierons de mieux en mieux la perfection, et qui nous fera de plus en plus honte.

Ce que nous montrent les télescopes de l'observatoire de Flagstaff, l'observatoire de Juvisy et de l'observatoire d'Arceti et de beaucoup d'autres, constate que les Marsiens sont déjà en pleine harmonie, et qu'ils ont, depuis un nombre incalculable de siècles, dépassé la civilisation dont nous n'avons aucune raison de nous enorgueillir. Les phalanstères, que les sages de la terre ont imaginés, sans pouvoir en généraliser l'usage, se sont développés chez eux avec une rapidité remarquable. S'ils ont des armées, ce sont des armées recrutées pour l'exécution des grands travaux publics et l'entretien des canaux d'irrigation nécessaire à la vie de l'espèce ; s'ils ont des guerres, ce sont des guerres d'encre ou de plume, ce sont des rivalités instructives. Leur vie n'est pas moins occupée que la nôtre, parce qu'ils s'attachent aux questions d'art et de philosophie, ainsi que de science, une importance que nous réservons pour les affaires susceptibles d'être cotées en Bourse. C'est au son du fifre et du tambourin que leurs agriculteurs et leurs maçons travaillent.

Quant aux modes leurs vêtements, ils en changent souvent. C'est pour eux une source incessante de commerce et de dépenses. Quant à la dynamite, ils la connaissent ; mais, de même que la poudre à canon, ils ne l'emploient que pour des œuvres utiles. Les généraux ont aussi des panaches, mais ce sont des savants et des ingénieurs. Les campagnes sont celles que l'on fait pour faciliter le passage aux grandes eaux dévalant d'un pôle à l'autre. Elles ont le même but que celles des Pharaons lorsqu'ils creusaient des lacs et des canaux dans le sol égyptien pour en fertiliser jusqu'aux parties sablonneuses. Mais, au lieu de travailler sous le fouet des argousins, c'est au son des violons et des tambours, dont la forme est semblable à celle des nôtres, que les travailleurs, vêtus d'uniformes brillants, remuent le sol en cadence.

(2008©Culture martienne)